

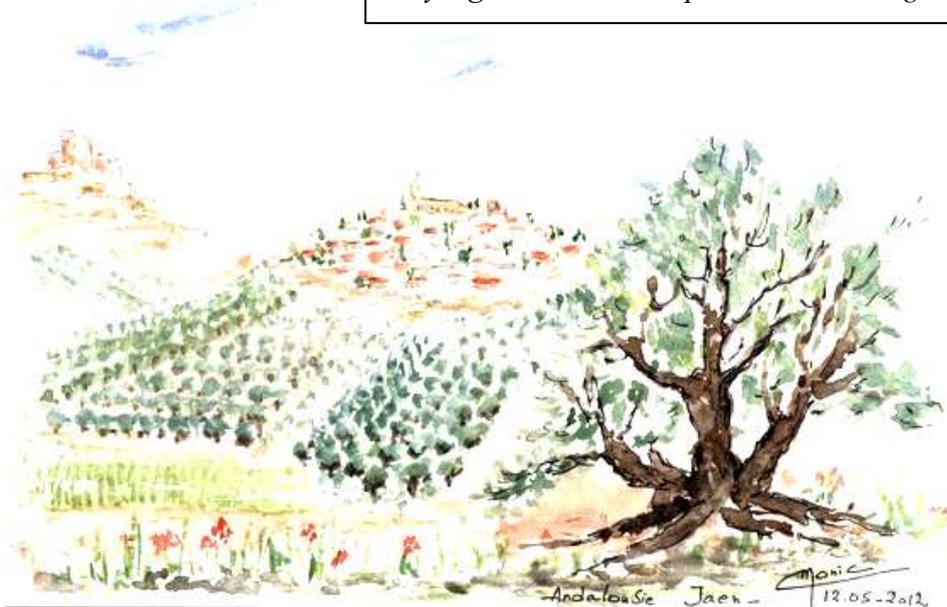
Escapade en Andalousie

Du 10 au 17 mai 2012

Quel contraste !

Partir de Paris où les 13-15 degrés sont à peine atteints, sur fond de pluie intermittente, pour débarquer, deux heures plus tard, à Malaga où la température est de l'ordre de 35 degrés, au beau milieu du mois de mai, ça met tout de suite dans l'ambiance. Très surprenante également la vue que l'on a du hublot du Boeing le dernier quart d'heure de vol : des terres arides et ocres à

Paysage d'Andalousie par Monic Rostagni



perte de vue; puis, tout à coup, une infinité de petits points, qui s'avéreront être, quand le regard sera en mesure de les reconnaître, des champs d'oliviers ou d'arbres fruitiers (pêchers, abricotiers). Comme destination de son voyage bisannuel dans un pays européen, l'Amicale des Anciens de GTM a donc choisi cette année l'Andalousie, les étapes principales étant Grenade, Cordoue et Séville, avec, en haltes intercalaires, quelques localités méritant, comme il se doit, le détour : Ubeda, Baeza...

Je rejoins le groupe à Cordoue, mon retard ayant été causé par une escapade "égyptienne" à Boston. Devant l'hôtel, une manifestation des "indignés" nous ramène à la réalité de la situation économique et sociale en Espagne, marquée notamment par un taux de chômage record, source de malaises sociaux récurrents.

N'ayant pu suivre le début du séjour, j'ai plaisir à me réfugier dans les notes de Paul Sigel pour combler mon retard. Voici donc son compte rendu des trois premières journées en terre andalouse.

M.C.

Judi 10 mai :

Convoqués à 11h25 à ROISSY 2D pour un envol à destination de Malaga à 13h20, nous nous retrouvâmes 43 à l'aéroport. Monsieur et Madame Lempérière ne nous ont finalement pas rejoints, ce que nous avons beaucoup regretté, en raison d'une fatigue temporaire de Madame Lempérière à qui nous souhaitons un rapide rétablissement.

Par ailleurs, retenu à Boston pour sa grande passion pyramidale, nous devrions retrouver le 12 mai à Cordoue notre grand ami Marc Chartier, si toutefois les liaisons entre le nouveau et l'ancien continent fonctionnent bien... affaire à suivre.

Embarqués à l'heure sur un vol Air Europa affrété par Air France, nous avons pu, moyennant argent sonnante et trébuchant, nous restaurer dans cet avion « low cost » où seuls les gobelets d'eau et les pauses « hydrauliques » restent gratuits...

Arrivés à l'heure à Malaga, nous avons débarqué dans une cathédrale-forteresse du XXIème siècle. Cette nouvelle aérogare, construite pour drainer tous les flots des migrations touristiques saisonnières vers l'Andalousie et venant essentiellement des pays nordiques, avides de soleil garanti

et de mer chaude, est une véritable cathédrale des temps modernes dédiée au culte des vacances au soleil ! Quant aux panneaux de signalisation, il faut avoir étudié à Berlin, Munich ou Francfort pour les lire et se sentir bien « chez soi ». Cette Andalousie semble être devenue une annexe de ce «Waterland».

La température est très agréable sous cet énorme hall bien ventilé et tout est fait pour un accueil en douceur des étrangers.

Bref, notre guide Pablo était là pour nous accueillir et nous indiquer le chemin vers les sous-sols de cette cathédrale. Notre bus et notre chauffeur Juan nous attendaient au parking souterrain au milieu d'un nombre impressionnant d'autres bus. Cependant, malgré ce trafic important il restait encore des places de stationnement vides. Imaginez la cohue en période chaude de tourisme, en juin, juillet et août ! Et quel coût cela représente de traiter (peut-être ?) et d'évacuer tous ces gaz d'échappement des bus dans la belle nature !

Les valises et leurs propriétaires embarqués dans le bus, et nous voici partis pour Grenade située de l'autre côté des montagnes de la chaîne bétique. Ce qualificatif vient du mot latin « Betis » donné au fleuve Guadalquivir qui coule dans la plaine au nord de cette chaîne de montagnes dont la Sierra Nevada est la plus connue.

La route, ou plutôt l'autoroute, grimpe autour de Malaga, dont nous contournons les faubourgs par l'ouest, puis dans la vallée du fleuve Guadalmedina. Le climat y est tropical en raison de la proximité de la mer et de la barrière de montagnes au nord qui empêchent les vents froids descendant de la Sierra Nevada de passer sur Malaga ainsi protégée. A la sortie nord de Malaga nous apercevons sur notre gauche le jardin botanique de la Conception. Des arbres et des espèces botaniques rares et nouvelles y avaient été plantés à l'époque de la découverte de l'Amérique et poussent avec majesté dans ce climat tropical.

L'autoroute serpente ensuite le long du fleuve Guadalmedina et son lit n'est pas totalement sec encore : il a plu la semaine avant notre arrivée et les sommets de la Sierra Nevada sont recouverts de neige fraîche, comme nous le verrons à Grenade.

Sur la carte routière Michelin que certains d'entre nous consultent, figure une seconde autoroute, parallèle à celle que nous empruntons, en travaux selon la carte. Nous apprendrons à notre retour, pour l'avoir empruntée, que cette seconde autoroute est terminée depuis 3 mois, qu'elle est à péage par moment en fonction des heures et du trafic et qu'elle doit permettre aux gens du nord (de l'Afrique) de se rendre du nord (de l'Europe) vers Algeiras où les bateaux, parfois trop peu nombreux et trop chargés, les ramènent au pays pour les vacances...et retour. Cette nouvelle autoroute splendide est une succession de viaducs et de tunnels et passe la chaîne bétique comme si les montagnes n'existaient plus !

Après les montagnes nous rejoignons la plaine de la rivière Genil qui arrose Grenade et se jette dans le fleuve Guadalquivir à Palma del Rio. Nous empruntons alors l'autoroute A92 qui relie Séville à Grenade et rappelle l'année de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb dont le tombeau est à Séville. Les coteaux et les plaines traversés sont plantés presque exclusivement d'oliviers dont les rangs sont parfaitement alignés et les terres labourées et exemptes de végétation : l'eau, lorsqu'elle tombe, ne doit servir qu'à l'olivier. Selon notre guide Pablo, cette quasi monoculture de l'olivier assez récente a été introduite à la suite



d'une décision de la Région d'Andalousie de devenir le premier producteur d'huile d'olive en Europe. Comme un olivier ne produit son huile qu'après 5 ou 6 ans après plantation et qu'il produit pendant plus de cent ans, on n'est pas prêt d'oublier l'huile d'olive espagnole ! Mais à voir ces

alignements d'oliviers à perte de vue on peut se demander comment sont récoltées les olives. Selon Pablo, la mécanisation de la récolte a ses limites : secouer mécaniquement le tronc des arbres pour faire tomber les olives déchausse les racines et a pour conséquence une moins bonne récolte l'année suivante. Il faut donc trouver autre chose et c'est en tapant manuellement sur les branches que se fait en majorité la récolte. De quoi employer un grand nombre de saisonniers qui, après avoir vendangés les raisins en France, viennent secouer et taper les oliviers. Ces deux activités permettraient d'être occupé pendant 6 à 8 mois par an. Mais qui sont ces saisonniers ? Apparemment peu d'Espagnols et c'est là un problème évidemment...

Après un arrêt « hydraulique » dans un restaurant au bord de l'autoroute, nous arrivons à Grenade, à environ 160 km de l'aéroport de Malaga. Notre hôtel Alixares est situé à un jet de pierre de l'Alhambra. C'est un hôtel 4 étoiles (un peu défraîchies à dire vrai), mais si proche de notre cible de visite que ses petits inconvénients sont vite oubliés.

Après installation et repas-buffet il nous est possible, par petits groupes, d'approcher de «La Rouge» située sur la colline surplombant Grenade. Ce nom donné par les constructeurs musulmans au monument est dû à la couleur que prennent ses murailles au coucher du soleil. Les jardins autour du Palais sont libres de visite, même la nuit, ainsi que le Palais édifié par Charles Quint au milieu de la forteresse mauresque. Il faut dire que ce Palais est sans doute plus impressionnant sous les éclairages de nuit que sous le soleil accablant du jour : sa façade renaissance imposante écrase un peu le Palais musulman tout en finesse et légèreté. C'était bien le but de cet empereur autrichien qui régnait sur un empire où le soleil ne se couchait pas !

Vendredi 11 mai :

Après une nuit réparatrice, rendez-vous nous est donné par Pablo à 11 h devant l'hôtel pour une visite du Palais de l'Alhambra à l'heure précise. Nous retrouvons nos deux guides à l'espace des billets à l'entrée du parc Generalife. Nos guides nous annoncent que la visite du Palais aura lieu à partir de 13 h très précises et qu'avant cela nous ferons la visite des jardins du Generalife au-dessus de la forteresse. Nos billets d'entrée au complexe Generalife-Alhambra étant valable de 8h30 à 14h, aurions-nous perdu quelques heures de visite du fait d'un cafouillage entre Pablo et nos guides ? Bref, nous sommes en Espagne et l'horaire est un peu oublié quelquefois !

Mais devant la majesté et la splendeur du site des jardins en fleurs et des fontaines du Generalife tous les petits soucis s'oublient vite. Nos deux groupes progressent séparément au milieu des roses, orangers, et parterres fleuris en serpentant dans ce petit palais rafraîchi des princes musulmans qui ainsi se protégeaient de la chaleur étouffante et écrasante du Palais situé en contrebas. A l'heure dite tout le monde se retrouve à l'entrée réservée aux groupes et nous pénétrons à 13h dans le Palais de l'Alhambra.

Que dire sur ce monument en peu de mots ? J'emprunte ici à Vincent Borel une partie du texte qu'il a écrit dans *Géo Voyage* de mai-juin 2012 sur l'Alhambra :

«C'est le seul monument médiéval nasride musulman encore debout ! A Téhéran, Damas ou Bagdad ils ont disparu. C'est le monument le plus célèbre d'Espagne qui est visité par 5 000 personnes en moyenne par jour ! 200 agents de sécurité veillent sur eux et



300 jardiniers et restaurateurs guettent l'herbe rebelle et le carreau fêlé ! Mais ce joyau du royaume de Grenade, dont on fêtera le millénaire l'année prochaine, est en grande partie imaginaire. Il est le fruit de générations de restaurateurs qui ont projeté leurs visions sur le domaine des ultimes rois

maures. "Ici, nous restaurons surtout des restaurations", s'amuse à dire l'architecte en chef du lieu, Francisco Lamolda. Il détaille les ajouts de la cour des Myrtes dont le bassin était situé un mètre plus bas que l'actuel ; les plafonds des pavillons qui avaient brûlé en 1890 ; l'antique bout de pavement que des guides présentent comme un original, à l'entrée du salon des Ambassadeurs : "Aucun musulman n'aurait osé poser le pied sur des carreaux où figure le nom d'Allah...", tranche l'architecte. Chercher ce qu'il y a d'originel dans cet ensemble construit entre le XIIème et le XVème siècle relève du jeu de piste. Le site n'a survécu que par miracle. »

« Son histoire tourmentée est aussi celle de l'Islam en Andalousie. En 711, les musulmans, appelés en renfort par les souverains wisigoths, profitèrent des dissensions politiques pour dominer l'Andalousie. Trois siècles plus tard, les guerres de clan entre les musulmans provoquèrent la chute du califat de Cordoue. C'est alors que Grenade, qui abritait une importante communauté juive, sortit de l'obscurité. En 1013, le général berbère Zawi Ibn Ziri y établit la capitale d'un royaume indépendant. Les Zirides furent remplacés en 1238 par les Nasrides, dynastie originaire de Jaén. Comparé à ceux de Séville ou Cordoue, le royaume de Grenade était minuscule et comptait 30 000 âmes. Mais Grenade s'enrichit avec le travail de la soie dans lequel les juifs étaient passés maîtres, précieuse industrie que toute la péninsule ibérique enviait. »

« L'Alhambra fut d'abord une petite forteresse omeyyade fondée au XIème siècle, sur la Sabika, cette colline longitudinale coupée de ravins profonds, qui domine l'immense plaine verdoyante, la «vega». Quelques mois après leur conquête de Grenade, les Nasrides érigèrent les murailles de l'Alcazaba, le palais militaire, puis l'Alhambra (La Rouge). La Tour de l'eau recueillait les flots prélevés 10 km plus haut, sur le fleuve Darro. Vingt-huit autres tours abritaient une seconde cité perchée au-dessus de Grenade. L'enceinte protégeait la Médina où se trouvait l'administration, le souk, la mosquée, les bains, les citernes, les fabriques de soies. Aujourd'hui on en traverse les ruines pour accéder aux pavillons et aux cours qui n'ont cessé de croître au gré des vicissitudes politiques. »

L'Albaicin par Monic



« Après 250 ans d'escarmouches entre Maures et Chrétiens (La Reconquista), Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille enlevèrent la ville le 2 janvier 1492. Les Nasrides s'enfuirent vers le Maroc. Les madrasas, les écoles coraniques, furent arasées, la cathédrale de Grenade construite sur la mosquée principale. Seuls les palais civils restèrent en place. Isabelle la Catholique conclut avec les Maures qui n'avaient pas fui un traité adroit. Relégués dans le quartier de l'Albaicin, sur la colline qui fait face au palais, ils devaient payer à la Couronne un impôt destiné à la préservation de l'Alhambra. »

« Charles Quint, fasciné par le site, édifia son palais Renaissance juste à côté. Les Maures furent tolérés jusqu'en 1526, date à laquelle l'Inquisition ordonna leur conversion. Révoltes et bûchers commencèrent, et avec eux les malheurs de l'Alhambra. En 1560, l'explosion d'un dépôt de munitions détruisit un quart. Le XVIIème siècle vit se succéder tremblements de terre et incendies. Au XIXème, les plafonds sculptés alimentèrent les feux des armées de Napoléon. »

« C'est une ruine hantée par les chèvres et les gitans que les romantiques découvrirent. La publication des "Contes de l'Alhambra" du diplomate américain W.Irving, en 1832, attira les premiers touristes. Chateaubriand et Théophile Gautier lancèrent en France la mode maure. Elle fut officialisée en 1853 par les noces de la princesse locale, Eugénie de Guzman y Portocarrero, avec Napoléon III. Dès lors, les artistes européens affluèrent pour peindre l'Alhambra, attrapant hépatites

et dysenteries à cause des eaux contaminées par les troupeaux. C'était l'époque des restaurations abusives obéissant aux préceptes de Violet le Duc : "Restaurer un bâtiment n'est pas le préserver mais le replacer dans un état complet qui a pu ne pas exister", écrivait-il dans son "Dictionnaire raisonné de l'Architecture". A Grenade, son disciple, Rafael Contreras, idéalisa le style arabe. Il posa des coupes sur la cour des Lions, rajouta des créneaux aux tours. La polychromie originale fut prétexte à un barbouillage général. Le monument fut déclaré site national en 1870. Durant la république espagnole, l'architecte conservateur du site, Leopoldo Torres Balbas, instaura de nouveaux critères tentant de préserver ce qui pouvait l'être. »



Quelques vues des palais de l'Alhambra de Grenade

Voici très résumé ce que l'on peut dire de l'Histoire de ce site remarquable dont la visite s'est achevée vers 15 h. Pour finir à propos de la reconquête de Grenade par les rois catholiques on peut rappeler la célèbre remarque cinglante infligée à BOABDIL, dernier roi musulman de Grenade par sa mère : « Ne pleure pas comme une femme la perte de ton royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme ! »

Après le repas pris au restaurant situé juste à la sortie de l'Alhambra, notre périple s'est poursuivi par la visite de la chapelle royale et de la Cathédrale au centre-ville de Grenade.



La Chapelle royale ainsi que la Cathédrale ont été bâties sur l'emplacement de la mosquée principale de Grenade. Les deux édifices sont totalement imbriqués dans le bâti existant de la ville à telle enseigne que les façades sont difficiles à repérer. La visite de la Chapelle royale est surtout intéressante pour les tombeaux de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille ainsi que ceux de leur fille Jeanne de Castille dite « La folle » et de Philippe le Beau avec le prince Miguel. La Cathédrale qui la jouxte abrite deux buffets d'orgues magnifiques et est le modèle de toutes les cathédrales Renaissance en Espagne. Comme tous les monuments de cette



époque les façades sont très austères, l'architecture et le faste étant réservé à l'intérieur des bâtiments. Certains d'entre nous ont choisi de visiter de nuit le quartier de la colline de l'Albaicin, en face de la colline de l'Alhambra. De splendides photos nocturnes du Palais ont été prises depuis cet observatoire privilégié.

Malheureusement une visite organisée par Pablo à l'Albaicin avec une représentation d'un spectacle de flamenco a tourné au fiasco par manque de temps des participants.

Samedi 12 mai :



Départ prévu à 8h30 de l'hôtel pour Ubeda, Baeza, puis Cordoue. En tout près de 300 km. Tout le monde est sur le pont à l'heure prévue et le trajet peut commencer. Le paysage magnifique est toujours occupé essentiellement par les plantations d'oliviers, plantés en rangs d'oignons, ou plutôt en rangs d'oliviers pour faire conforme à la réalité ! A

partir de la ville de Jaén que nous laissons sur notre droite, nous empruntons une autoroute en partie construite et en partie en construction. Ou plutôt dont la construction était en cours mais est à présent abandonnée. C'est la première manifestation claire et palpable de la crise qui touche l'Espagne.

Arrivée à Ubeda où le car éprouve quelques difficultés à tourner dans une rue étroite à cause d'une voiture mal stationnée. Efficacité de la police locale qui est sur place quelques minutes après l'appel de Juan notre chauffeur ! Et c'est réglé en quelques minutes aussi après l'arrivée de la police. Il faut dire aussi qu'un gros bouchon s'était formé derrière notre bus ; heureusement que nous étions samedi, jour de repos dans la ville.

Petite ville en fait, mais présentant des trésors d'architecture Renaissance. En concurrence avec la ville de Baeza, ces deux villes, riches par leur patrimoine ont gardé les traces de leur histoire bien conservées. Ubeda et son hôtel de ville et son panthéon privé de Cobos Molina, grand serviteur de Charles Quint, jamais anobli mais très riche par sa situation de grande confiance au bureau de

l'estimation du prix des cargaisons d'or et autres richesses provenant d'Amériques fraîchement découvertes. La fondation privée de Cobos Molina entretient encore aujourd'hui ce monument non subventionné. Ce qui permet à la fondation certaines libertés dans le choix de la restauration et l'entretien du monument.



UBEDA

Nous faisons escale à Baeza où, après le repas succulent (mais un peu long) à Ubeda dans un restaurant typique avec tapas et autre paëlla, nous visitons la place principale et sa fontaine aux lions avec en son centre la statue de Himilce, l'une des femmes d'Hannibal. Les façades Renaissance en pierre de taille contrastent avec les maisons blanchies à la chaux. L'ancienne université, toujours en activité se tourne aujourd'hui vers tous les pays d'Europe pour élargir son autorité surtout dans les sciences humaines et la gestion des entreprises.

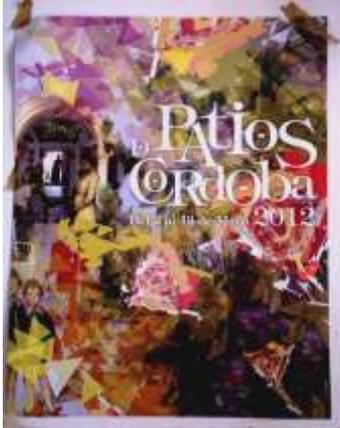


BAEZA

Et c'est ensuite la poursuite du voyage vers Cordoue où nous attend notre ami Marc Chartier. C'est à lui que je redonne la plume pour la suite du récit de notre escapade en Andalousie.

Paul SIGEL

Dimanche 13 mai : la "medina" de Cordoue



La ville de Cordoue nous apparaît tout d'abord sous un aspect très flatteur. Nous la visitons le jour de clôture du festival des patios fleuris. Nous nous retrouvons ainsi plongés dans une féerie de couleurs, avec des fleurs en veux-tu en voilà à l'extérieur et dans les cours des maisons particulières, au cœur de la vieille ville, à proximité de la mosquée-cathédrale.



Une promenade dans l'ancien quartier juif, un aperçu rapide de la petite synagogue aujourd'hui sans aucune fonction culturelle, et surtout une visite approfondie de l'ensemble architectural mosquée-cathédrale donnent une impression de cité hors du temps, ou plutôt témoin de diverses périodes réunies dans un patrimoine architectural et culturel aux composantes très contrastées.

Il faut en effet se rappeler que l'Andalousie fut, durant quelque six siècles (de 711 à 1236, avec la conquête par Ferdinand III de Castille), placée sous autorité politique musulmane. À partir de 756, Cordoue fut la capitale de l'émirat fondé par le prince omeyyade Abd al-Rahman Ier, puis à partir de 929, d'un califat indépendant, lorsque l'émir Abd al-Rahman III rompit tout lien avec les Abbassides de Bagdad et s'auto-proclama calife. Les règnes d'Abd al-Rahman III (912-961), de son fils al-Hakam II (961-976) et du hadjib (vizir) al-Mansur ibn Abi Amir (981-1002) constituent la période la plus glorieuse de l'histoire de la ville, même si les califes eurent tendance à la négliger au profit de leur nouvelle capitale, Madinat al-Zahra, fondée en 936. Sa population se composait alors de Juifs, de Chrétiens (appelés Mozarabes) et de Musulmans, tous unis par la langue et la culture arabes. Au Xe siècle, sous la dynastie des Omeyyades, Cordoue était la plus grande ville d'Europe et brillait par le prestige de ses savants, artistes et intellectuels.



Cordoue compte aujourd'hui 320.000 habitants. Son centre historique est classé depuis 1984 patrimoine mondial de l'UNESCO.

La Grande Mosquée, principal monument de la ville de Cordoba, à laquelle est venue s'adjoindre plus tard l'actuelle cathédrale, a été construite de 785 à 987, sur l'emplacement d'une église, elle-même édifiée sur le site d'un temple romain dédié à Janus, en quatre phases : l'édifice initial, suivi de trois agrandissements successifs, pour atteindre finalement une surface de 23.420 m². Elle comprenait alors 600 colonnes en marbre sur lesquelles reposent des arcades doubles en brique et pierre blanche superposées l'une à l'autre, permettant d'avoir un plafond haut, et donnant à l'édifice une impression de légèreté.



À la suite de la *Reconquista*, les Musulmans furent tolérés pendant les premières décennies de la domination castillane, mais la Grande Mosquée fut rapidement convertie en église, puis élevée canoniquement au rang de cathédrale en 1239.

Au XV^e siècle, les chanoines du chapitre dotèrent la ville de Cordoue d'un édifice beaucoup plus somptueux. Ils firent démolir une partie importante du centre de l'édifice pour y édifier une cathédrale qui apparaît comme « incrustée dans la mosquée », rompant les perspectives de la forêt de colonnes.

Ce monument allie les styles gothique, renaissance et baroque.

« *Quand on visite tout cela, me confie un membre de notre groupe au terme de la visite, on se sent petit... petit !* »



Le mihrab

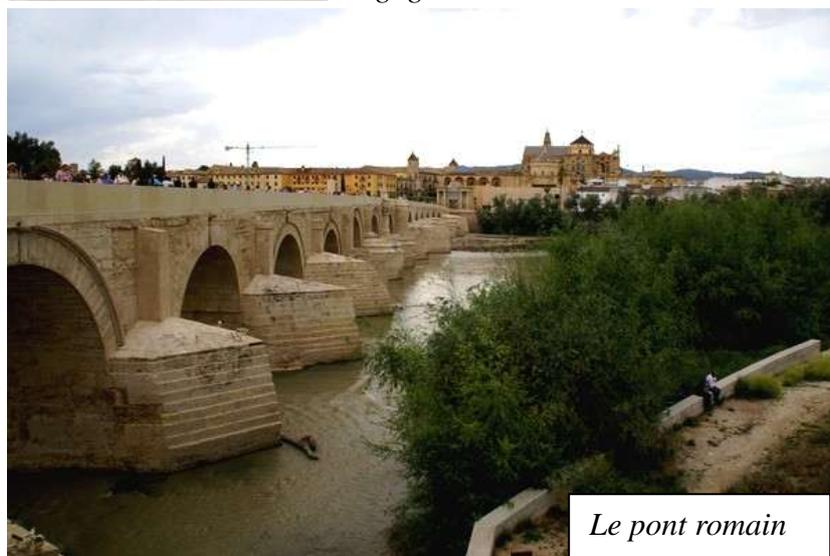
J'ajouterai une simple constatation : autant la cathédrale est « chargée » d'une foultitude d'ornementations, imposées par le style baroque, et par des « signes extérieurs de richesse » (que d'or!), autant la mosquée est restée sobre, dépouillée : son architecture, certes grandiose et majestueuse, est réduite à l'essentiel, orientée vers les seuls points de convergence de ce lieu de culte dédié à l'Islam, à savoir le *mihrab* (orientation vers La Mekke) et le *minbar* (emplacement de l'*imâm*, guide de la prière rituelle). Un développement de ce constat nous emmènerait trop loin et dépasserait le cadre de ce compte rendu.

En fin de soirée, un groupe relativement important a organisé une sortie nocturne pour un spectacle eau et lumière. J'attends des photos pour me rendre compte de ce que j'ai manqué...

Note de la rédaction : Notre ami Marc a effectivement manqué une belle présentation musicale des fontaines des jardins de l'Alcazar de Cordoue, peut-être moins spectaculaires que celles de Versailles, mais agrémentée de superbes jeux de lumières multicolores. Un beau spectacle pour finir cette journée !



La porte de Almodóvar et un nid de cigognes sur un clocher



Le pont romain

Quelques photos complémentaires de Cordoue

Lundi 14 mai : en route vers la capitale de l'Andalousie

Après une matinée libre, dédiée en partie pour certains au rituel des cartes postales, et le déjeuner à l'hôtel, nous nous dirigeons vers Séville. Aucune étape notable ne ponctue notre itinéraire... Du moins me semble-t-il, mais il est possible qu'une douce somnolence m'ait empêché d'écouter les commentaires éparés donnés en cours de route.



L'itinéraire n'en manque pas pour autant d'intérêt, en dépit d'une certaine monotonie du paysage (champs de blé, tournesols et coton). Non loin de notre destination, notre attention est attirée par Pablo, le guide espagnol, vers une sorte de mât gigantesque lumineux. Il s'agit en fait de la partie la plus visible, au moins de loin, d'une installation photovoltaïque, composée de 400.000 miroirs.



Michel et Jean-Paul « éclairent » (le mot est de circonstance) mon ignorance concernant cette curiosité : les miroirs, installés au sol et pilotés par informatique pour capter au maximum le rayonnement solaire, envoient les rayons lumineux vers une sorte de « chaudière » aménagée au sommet du mât, l'eau chaude produite mettant en œuvre une turbine productrice de la précieuse électricité. Grosso modo, je ne dois pas être loin des renseignements fournis, mais je compte sur l'indulgence des techniciens du groupe pour pardonner mes inévitables imprécisions !

Et voilà Séville ! Un tour panoramique nous est proposé pour aborder cette ville dont on nous dit qu'elle est orientée Est-Ouest (je veux bien...), qu'elle compte 856.000 habitants officiellement, mais plus d'un million en réalité, qu'elle a accueilli deux expositions universelles, en 1929 et 1992, qu'elle est fréquentée, même dans des lieux au demeurant sans risque, par des pickpockets (des "voleurs professionnels" précise notre guide Pablo) dont il faut évidemment se méfier, qu'elle nous réserve de belles surprises, que nous la parcourons à pied demain toute la journée.

Avant de rejoindre notre nouvel hôtel, une halte – sous une chaleur accablante – nous permet de découvrir l'imposante et splendide Place d'Espagne, témoin le plus prestigieux de l'Exposition de 1929.



Ce demi-cercle de 170 m de diamètre et 100 m de large comporte une galerie à portiques flanquée

de deux tours de 80 m de haut. Il est traversé par un canal, ponctué de ponts de style vénitien, avec de magnifiques balustrades en céramique.

Ce premier contact avec la ville est assurément le temps fort de la journée.

En soirée, avant la sangria d'accueil et le dîner à l'hôtel, Paul Sigel et Michel Schneider, officiant ès-qualité de représentants attirés de l'Amicale des Anciens de GTM, réunissent tout le groupe pour quelques informations, après avoir évoqué la mémoire de François Bouriat, dont chacun a connu et apprécié à la fois la compétence et le dévouement au service de l'Amicale, dans son fonctionnement régulier et l'organisation des voyages.

Puis la présentation est faite des "nouveaux" participants, venus s'adjoindre au groupe des "habitués" aux voyages touristiques organisés par l'Amicale : Elizabeth et François Brun, Lucette ("Lulu") et Patrick Duteil. Des applaudissements sont également réservés à Hélène Véry et Jacques Corroy à l'occasion de leur mariage récent.

Paul Sigel présente ensuite le contenu, dans ses grandes lignes, du voyage prévu pour début juin 2013 dans son Alsace natale (8 jours). Au programme, sans que rien ne soit encore arrêté de façon définitive : le Plan incliné (ascenseur à bateaux) de Saint-Louis Arzviller, la dernière brasserie privée d'Alsace, le Haut-Koenigsbourg, le Royal palace de Kirrwiller (Lido local), Strasbourg, chute de Gerstheim sur le Canal d'Alsace, un concert d'orgue et de cors de chasse à l'abbaye de Marmoutier, le musée Lalique, Mulhouse, etc. En tant que régional de l'étape, Paul ne manque pas d'idées. Sa proposition est soumise à l'appréciation de tous, pour avis et éventuelles suggestions. La réunion se termine par une prospective pour le voyage de 2014. Michel Schneider avance quelques pistes possibles : la Crète, Malte, la Sicile, Madère, une croisière fluviale, l'Autriche, la Bavière... Rien n'est encore décidé.

Mardi 15 mai : à la découverte de Séville

Notre hôtel (Bécquer) ne pouvait pas être mieux situé : très proche du centre ville. Donc pas besoin de car pour nos déplacements. Le soleil s'annonce, certes, très généreux, pour devenir très-très chaud dans l'après-midi. D'aucuns supportent plutôt facilement, d'autres moins. Mais les distances à parcourir ne sont pas très grandes. Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes... pendant que de l'autre côté des Pyrénées, on nous annonce la nomination d'un nouveau Premier ministre.

Au menu du jour : l'Alcazar, la cathédrale flanquée de sa tour Giralda et les arènes de Séville. Voilà pour la journée. Pour la soirée : spectacle de flamenco.



Reprenons le programme dans l'ordre.

Nous sommes désormais habitués à visiter des lieux historiques où s'interpénètrent les périodes et cultures, notamment chrétienne, musulmane et parfois juive. C'est le cas pour le palais de l'Alcazar, ce mot, d'origine arabe, signifiant "forteresse" (*al-ksar*). L'une de nos guides parle astucieusement de construction "écologique", autrement dit non destructive du bâti antérieur pour la réalisation d'un nouvel édifice prenant place dans une culture différente.



L'Alcazar, ou Palais royal (*Los Reales Alcazares*) date de l'époque des Omeyyades (IXe siècle), sous le règne de l'émir Abd al-Rahman II. Il a été transformé à plusieurs reprises au cours des siècles pour répondre aux besoins et souhaits des divers souverains.

Après la prise de la ville en 1248 par Ferdinand III, son fils Alphonse X le Sage y construit son palais gothique.

Décrire ce site dans le détail nécessiterait des pages et des pages. Ce n'est pas le lieu ici de se lancer dans un tel exercice, d'autant qu'il dépasse amplement mes connaissances. Je rejoins simplement une réflexion que j'ai

entendue plusieurs fois en cours de visite, relative à la rencontre, dans la construction même et l'aménagement successif de cet exceptionnel édifice, de plusieurs cultures, chacune y exprimant sa spécificité. Une architecture arabo-musulmane, des « arabesques » et ornements à base d'écriture arabe reprenant des citations coraniques, au service d'un souverain de la très catholique Espagne, on a peine, avec nos références actuelles, à imaginer comment cet harmonieux amalgame fut possible. Telle est bien pourtant l'Andalousie historique que l'on nous propose de découvrir.

« Un des aspects les plus remarquables des Reales Alcazares, lit-on dans un guide touristique consacré à l'Andalousie (Edilux, 2002), résulte du fait que sa construction et ses multiples transformations embrassent plus de dix siècles et contiennent l'essentiel de chaque moment historique et de chaque influence étrangère ou autochtone. Les Alcazares sont la synthèse, l'essence de ce qui a été créé depuis le Califat jusqu'à la Renaissance. »

Conformément à une pratique à laquelle nous commençons à être rodés, nous apprenons que la cathédrale de Séville s'est « installée », en 1248, à l'emplacement d'une ancienne mosquée, dont il ne reste que la très belle Cour des Orangers et la non moins célèbre Giralda (ancien minaret).

Les bâtisseurs de cette troisième plus grande église du monde chrétien, dont le chantier commencera en 1401, ont été pris pour des « fous ». Et l'on peut en effet comprendre une telle lecture des lieux tant une réelle démesure caractérise cette cathédrale de style gothique, aux piliers d'une hauteur interminable. Tout a été mis en œuvre, à l'évidence, pour traduire dans la pierre et l'ornementation une certaine idée de la majesté divine et sans doute aussi, après tant d'années de présence musulmane, démontrer la splendeur (la supériorité?) de la religion catholique. Par contre, les nombreux et encombrants ajouts de tous les genres et de tous les styles dénaturent, me semble-t-il, l'élan architectural initial. Pourquoi tant de richesses ? Pourquoi tant d'or ? Pourquoi tant de trésors ? Ajoutons à cela une affluence touristique très dense, avec des groupes de tous langues dans tous les coins et recoins de l'édifice. De quoi faire perdre le fil des explications qui nous sont données...



Peut-être faudrait-il un complément de visite, fréquenter ce lieu en dehors de la cohue des touristes en goguette, lors d'un office par exemple, pour en comprendre la réelle majesté, la véritable dimension spirituelle, ce qui, de prime abord, me paraît être la vocation première d'une... cathédrale!

À chacune, à chacun bien évidemment d'amender ce compte rendu. Le message personnel que l'on en reçoit en visitant ce chef-d'œuvre de l'architecture gothique est trop intime pour pouvoir être résumé dans des banalités ou des généralités.

Une fois rapidement salué le tombeau de Christophe Colomb, l'ascension de la Giralda nous attend. Certains préfèrent toutefois encourager, tout en restant sagement assis, les intrépides aventuriers à la conquête de cette tour. 37 paliers séparent le niveau 0 du sommet de l'ancien minaret devenu campanile, qui présente une très forte ressemblance avec la Koutoubia de Marrakech. On emprunte une rampe intérieure, relativement facile d'accès. La descente est par contre plus dure pour les articulations. Mais du sommet, quel panorama sur toute la ville de Séville ! L'on aperçoit entre autres le tracé du fleuve Guadalquivir... ce qui amènera notre cher Président de l'Amicale à poser cette question à la cantonade : « Toutes les grandes villes sont-elles traversées par un fleuve ? »

En début d'après-midi, toujours sous un soleil de plomb (mais qui ne « plombe » pas pour autant l'enthousiasme de notre groupe !), nous avons rendez-vous avec le monde de la tauromachie dans les imposantes arènes de la ville.

Une malencontreuse marche mal négociée m'empêche de suivre l'exposé de la guide sur cet univers très typique de la culture espagnole. Fort heureusement, la photo de groupe a pu être réalisée.



Je dois donc, faute de mieux, me contenter de cette brève présentation trouvée sur internet : « Les corridas de Séville, réputées mondialement, se déroulent dans les arènes de la Maestranza (plaza de Toros), qui figurent parmi les plus anciennes (XVIIIème siècle) et les plus prestigieuses d'Espagne. Les prix varient en fonction de l'emplacement, à l'ombre (sombra) ou au soleil (sol). La saison des corridas commence avec la Feria d'avril et se termine vers la fin du mois de septembre. Elles se déroulent généralement le dimanche et les jours fériés en fin d'après-midi. Les arènes peuvent accueillir 17 000 aficionados. Installé au cœur de la plaza de Toros, c'est-à-dire dans les arènes elles-mêmes, le musée de la tauromachie expose des pièces de l'art taurin à travers les siècles. On peut notamment y admirer la tête naturalisée de la mère du taureau qui mit fin brutalement à la carrière de Manolete en 1947, la cape peinte par Picasso, un dessin de Cocteau et les sculptures de Benlliure. »

Précédant un bien sympathique dîner sur un « bateau-restaurant », surplombant le Guadalquivir (incontournable paëlla au menu), un spectacle de flamenco clôt cette journée très riche en découvertes.

Flamenco : cet art musical, souvent accompagné d'évolutions de danse, ne nous est évidemment pas inconnu. On affirme grosso modo qu'il s'est inspiré, à ses débuts, d'un folklore populaire issu de diverses cultures qui se sont épanouies au long des siècles en Andalousie : arabo-musulmane, juive et



Le Guadalquivir et la Torre del Oro, vus depuis le bateau restaurant

et andalouse chrétienne. Mais sa genèse exacte donne lieu à des hypothèses très diverses. Pour l'heure, ces considérations ou querelles d'experts ne sont pas notre préoccupation première. Nous nous laissons séduire par le rythme des mouvements de danse, par la gestuelle des danseurs, par la prouesse du guitariste et par cette voix rauque, quasiment « sauvage », venue d'ailleurs. L'Andalousie, une fois de plus, nous séduit, nous envoûte, avec sa personnalité culturelle à nulle autre pareille.

Mercredi 16 mai : un “taurophile” français en terre espagnole



Mr le Marquis d'Albaserrada

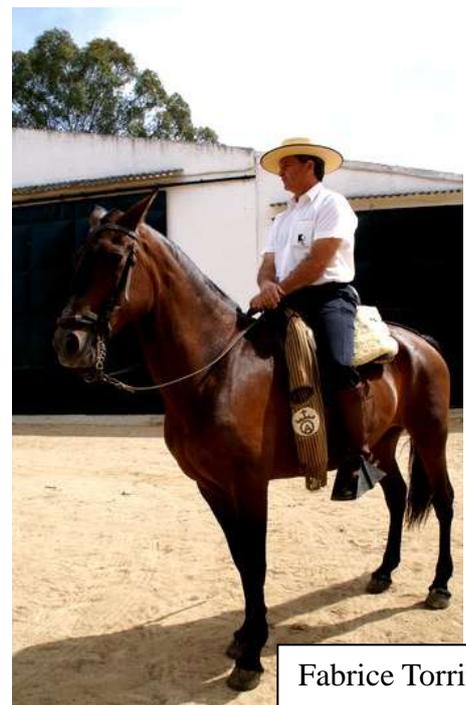
Avant d'entreprendre, déjà, la route de retour vers la case départ (Malaga), nous passons la matinée dans la hacienda Mirandilla, ferme d'élevage de taureaux de combats, appartenant au marquis d'Albasserada et gérée par le *mayoral* (régisseur, majordome) Fabrice Torrito. Ça ne s'invente pas : “torrito” signifie “petit taureau” !

Fabrice est un Français, originaire de Nîmes, qui s'est converti à la

tauromachie il y a une vingtaine d'années de cela. Pour aller jusqu'au bout de sa passion, il a délaissé son milieu professionnel (la finance) pour venir s'installer en Espagne.

Après un bref exposé de ce que représente le rituel de la corrida (à peine découvre-t-il l'arène, le taureau a vingt minutes pour exprimer sa bravoure au cours d'un combat qui sera le seul de sa vie, puisqu'il sera synonyme pour lui de mise à mort), Fabrice nous parle de son métier d'éleveur et sélectionneur, sa fonction étant de préserver l'excellence, en termes d'aptitude au combat dans l'arène, d'une race taurine dont les origines remontent au XVIII^e siècle.

Le taureau, en cours d'élevage, vit à la fois en “groupe” restreint, avec quelques-uns de ses semblables, et dans l'isolement, afin de n'acquérir aucune accoutumance à ce à quoi il est destiné : livrer un combat, et un seul, face à



Fabrice Torrito

plusieurs milliers de personnes, opposé à un toréador qui aura pour but de sublimer son aptitude à la bravoure, mais finira, sauf imprévu éventuellement dramatique, par lui donner l'estocade finale.

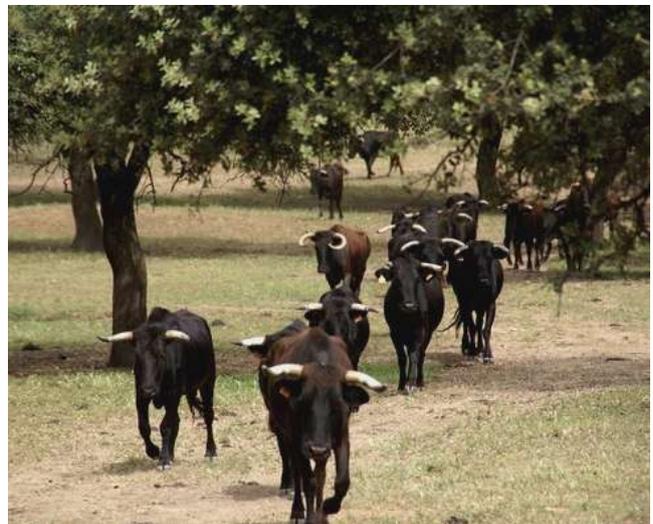


Sur les 450 têtes de l'élevage de la Mirandilla, seuls sont vendables annuellement, après stricte sélection, 42 taureaux, pour un prix, fixé par le marché actuel, oscillant entre 5.000 et 7.500 euros.

Après une visite de deux prairies où nous approchons, protégés par la plate-forme tractée qui nous véhicule, deux mini-troupeaux de taureaux d'âges différents, nous assistons, dans la petite arène de la hacienda Mirandilla, à un test de

sélection d'une vachette permettant à Fabrice d'évaluer le capital génétique de bravoure de l'animal et ainsi décider si elle peut donner naissance à des taureaux aptes au combat, ou bien si elle n'a d'autre "carrière" que les courses de vachettes type Pampelune, ou bien si sa route la conduit tout droit à l'abattoir...

Entrent en scène, successivement, pour les différentes épreuves du test, un matador espagnol, armé de sa pique et juché sur son cheval dûment caparaçonné, puis un toréador français professionnel. Bilan de l'opération : la vachette a quelques comportements jugés inaptes à une carrière de génitrice de taureaux de combat (défaut dans le regard, non persévérance dans la charge contre le cheval). Dommage ! Nous commençons à bien l'apprécier cette brave bête, surtout qu'elle avait donné des preuves, à notre sens, de réelle combativité. Mais de toute évidence, cela ne suffisait pas.





Le copieux déjeuner pris au restaurant de la hacienda (comme par hasard, une paëlla au menu !) et une chaleur toujours aussi torride (près de 40°) laissent prévoir une petite sieste dans le car lors de la dernière longue étape, jusqu'à Malaga, terme du voyage. Et en effet, lorsque "radio Pablo" se tait, une douce somnolence s'empare de beaucoup d'entre nous. De temps à autre toutefois, un œil entrouvert permet de découvrir la beauté des sites traversés où l'olivier, très souvent, est roi. Le pot d'accueil à l'hôtel de Benalmadena prend des allures de cocktail de fin de voyage. Quelques conversations rapides, avec tel(le) ou tel(le), me

donnent l'impression d'un périple sans accroc (hormis un petit rodage quelque peu délicat avec le guide espagnol), sans doute fatigant pour certains organismes, mais tellement riche dans son contenu.

On ne saurait prétendre, bien entendu, que l'Andalousie, dans toutes ses composantes historiques, culturelles, artistiques et sociales, nous soit devenue désormais familière. Des siècles et des siècles d'histoire façonnée à l'aune de civilisations successives très diverses ne se résument pas en quelques jours de visites souvent trop brèves, en plus du fait que quelques sites majeurs n'ont pu être inscrits au programme. Mais que cette semaine fut enrichissante, dans cette atmosphère de simplicité qui caractérise si bien votre Amicale, chers amis et amis des Anciens de GTM ! Par-delà la variété des paysages traversés et des sites visités, c'est, permettez-moi de vous le redire, cette amitié partagée qui donne plus que tout valeur à vos itinérances communes plus ou moins lointaines. Avec toujours, alors que vous avez, pour beaucoup d'entre vous, sillonné les routes de nombreux pays lointains lors de votre parcours professionnel, cette capacité contagieuse à vous émerveiller.

Marc Chartier

Ont participé à ce voyage :

Elisabeth & Jacques **BONNAUD**, Dominique & François **BOUVIER**, Elisabeth & François **BRUN**, Marc **CHARTIER**, Jacqueline **MANGIN** & Claude **CHOUTEAU**, Marylène **HEMERY** & Jean Claude **CURILLON**, Danielle & Claude **DANIELOU**, Monique & Noel **DUC**, Du Hoa & Patrick **DUTEIL**, Micheline **FEUR**, Odette & Claude **GAZAIX**, Denise & Sylvie **GLACHET**, Geneviève & Alain **HOREO**, Marie Madeleine & Michel **LEFEBVRE**, Roselyne **LEON DUFOUR**, Simone & Maurice **REY**, Monik & Jean Paul **ROSTAGNI**, Solange & Xavier **de SAVIGNAC**, Francine & Michel **SCHNEIDER**, Paul **SIGEL**, Annick & Jacques **TATIN**, Marie Ange & Robert **VANDEN BERGHE**, Hélène **VERY** & Jacques **COROY** et Claudine & Patrick **VETILLART**.